

À voir au cinéma: « Tardes de soledad »

[Jean-Michel Frodon](#) – Édité par Émile Vaizand – 25 mars 2025 à 19h55

Le grand film d'Albert Serra, exploration vertigineuse du monde de la corrida.

Plus encore que d'habitude, la déferlante de nouveaux films qui sortent sur les grands écrans ce mercredi 26 mars, avec vingt-trois titres –sans compter les reprises et les concerts diffusés en salles– engendre confusion et priorité aux productions disposant d'une puissance de frappe marketing. [...]

«Tardes de soledad» d'Albert Serra

De qui est-ce le sang? Face caméra, le jeune homme se déshabille, ôte ce que l'on a appelé «l'habit de lumière», ce costume chamarré et assez ridicule qui fait partie du rituel de la [tauromachie](#). Ses sous-vêtements blancs sont inondés de sang. [Andrés Roca Rey](#), jeune star de 28 ans, revient de l'arène où il a tué son content de taureaux. Il est blessé. Et il est autre chose encore, mais quoi? On ne sait pas: furieux, fier, perdu, épuisé, inquiet. Un peu tout cela.

Figure reconnue de la [corrida](#) contemporaine, adulé par une partie des *aficionados* et détesté par d'autres, notamment parce qu'il n'est pas espagnol mais péruvien pratiquant une activité aujourd'hui portée aux nues par l'extrême droite nationaliste de Madrid à Séville, Andrés Roca Rey sera constamment à l'image.

Un peu dans les chambres d'hôtel de cette [Espagne](#) qu'il sillonne durant toute la saison, un peu dans le minibus où il circule de *plaza de toros* en *plaza de toros*. Dans les deux cas, entouré de son manager et de ses assistants, de leurs gestes professionnels, de leurs paroles convenues. Et beaucoup, beaucoup, dans l'arène face aux taureaux.

C'est l'essentiel du premier film documentaire du grand cinéaste espagnol qu'est Albert Serra, repéré pour la singularité de son regard depuis [Honor de cavalleria](#) (2006) et signataire notamment des remarquables [La Mort de Louis XIV](#) (2016) et [Pacifiction: Tourment sur les îles](#) (2022).

Les scènes, très nombreuses, très frontales, en très gros plans, de combat dans l'arène sont la matière même du film. Des scènes dans lesquelles les seuls autres protagonistes importants à l'image sont les [taureaux](#), longuement et attentivement filmés et dont les souffrances multiples infligées par les autres intervenants dans les corridas, à pied ou à cheval, sont très explicites.

[Tardes de soledad](#) est un grand film, entre autres en cela qu'il conforte toutes les bonnes raisons qu'ont les ennemis de cette pratique de [la condamner](#), tout en donnant accès à beaucoup de ce qui suscite la passion de celles et ceux qui l'apprécient, ou plutôt qui l'adorent. La puissance troublante des images irradie de la présence des corps immenses, dangereux, vibrants de vie des animaux à quatre pattes. Le vertige de leur regard est accueilli avec attention, avec considération par la caméra, tout comme celui de la folie hantée du visage crispé du jeune bipède filiforme.



Le torero de face, troublant bipède habité d'une extrême tension meurtrière. | Dulac Distribution

Troublant, dangereux, démocratique

Andrés Roca Rey invente, ou reproduit, les figures d'une danse absurde et contournée, en défiant à mort un public loin d'être unanime en même temps qu'il joue cet échange cruellement inégal avec un [animal](#) qui se précipite vers sa mort programmée. Et cela ouvre à chaque spectateur et spectatrice un espace de questions qui est loin de ne concerner que ce monde exotique et archaïque.

Tardes de soledad est un film dangereux, parce que c'est un film [démocratique](#), qui fait place à des autres: les taureaux, les chevaux, mais surtout les tenants d'un autre avis sur la corrida, dont on sait qu'il est pour beaucoup un engagement profond, intime. La manière de filmer d'Albert Serra s'empare de cela, le travaille, le fouille. Il y a une forme sombre, sauvage et sanglante de beauté. Il y a une forme sombre, sauvage et sanglante d'horreur.

Cela a lieu, des gens font ça, ce qu'on voit et tout ce qu'on ne voit pas, mais qui le rend possible. Il y a de la politique, de l'argent, du désir, de la tristesse, de l'orgueil, de la haine. Et de la solitude, terriblement. On peut vouloir faire comme si on habitait un monde où rien de cela n'existe. Mais en ce cas ne pas trop s'étonner de tout ce qui advient, surtout le pire. Le [cinéma](#) d'Albert Serra n'affirme ni ne promet rien, il donne accès. C'est dérangeant, c'est bouleversant.

Il a été question jusqu'ici de ce qu'on voit, mais il faut faire place à ce que l'on entend. Les discussions, les insultes, les infantilismes, les flatteries, tout un éventail de médiocrité humaine, en contrepoint de la composition sonore, une symphonie de bruits, de souffles, de cris inarticulés, comme une transe auditive dans l'arène. Et, insistante comme une maladie, la violence et la bêtise du [machisme](#) omniprésent.

Cette incantation exhibitionniste autour des attributs mâles, ceux de la bête, ceux des humains, interroge en même temps qu'elle choque. En quoi cet affichage haineux et débile

est-il si nécessaire, vital, pour qui le pratique? De quelle misère et de quelle angoisse cette obsession des couilles est-elle le nom?

Très nombreux sont [les films sur la corrida](#), mais aucun à ce jour n'était allé chercher ce qu'explore *Tardes de soledad*. C'est dans le regard rageur du torero, non au toro mais à la foule des gradins qu'on ne verra jamais. Et c'est dans la répétition compulsive de passes millimétrées au plus près d'un animal qui fait huit fois son poids et vicieusement rendu fou de douleur.



Un regard de défi et de fureur, non pas contre le taureau, mais contre le public. | Capture d'écran Dulac
Distribution [via YouTube](#)

Il y a le rite, tendu entre une abstraction radicale, malsaine et hautaine –assurément mortelle pour les taureaux, possiblement pour les humains (et les chevaux)– et la vulgarité des affects, des paroles, des comportements, en lien direct avec ce délire aristocratique dont Andrés Roca Rey est un prince adulé et mal aimé.

Et il y a l'animalité, celle des grands bovins aux cornes effilées et celle des humains aux instincts obscurs. *Tardes de soledad* est un film en croix, stricto sensu – [religion catholique](#) comprise, mais aussi bien au-delà – un film crucifié à l'intersection de la tension entre deux axes. Ici, le sublime fasciné par le sang, une certaine idée du courage et de la mort et l'obscénité du spectacle des souffrances et des rivalités. Là, ce qu'il y a de commun et ce qu'il y a d'irréconciliable entre deux modes de bestialité, celle des animaux humains et celle des animaux taurins.

La singularité du [film](#) se joue aussi dans l'absurde des trajets d'une ville pas vue à une autre ville pas vue, dans le délire des blessures accumulées, la litanie des éloges. Ce torero-là existe dans un microcosme ultra codé. Et pourtant, ce qui se déploie autour de lui grâce au regard d'Albert Serra, ce sont des mystères qui agissent chacun et chacune, quoiqu'il ou elle pense des courses de taureaux ou s'en soucie le moins du monde.